

Élise

*Elle aimait le thé vert bio aux algues de Brest,
le velouté de châtaignes
et le vent des tempêtes d'automne.
Elle était... la femme de l'ombre.*

C'est un lundi matin de novembre que Juliette Chopin sort de la petite maison aux volets bleus. Les rayons de soleil percent la brume épaisse de Cancale. À l'angle de la rue Victor-Hugo, elle aperçoit Paul, son mari. Le commerçant tourne la clé de la serrure du salon, *Une histoire de thé et d'un citronnier*. Il sort les bacs de buis et puis l'ardoise sur laquelle, pour la toute dernière fois, Paul a noté la formule du petit déjeuner. Juliette chausse ses bottes de caoutchouc et enfile son ciré blanc. Elle a entre ses doigts une enveloppe que le facteur vient de lui remettre en main propre, c'était une consigne. Elle referme le portillon et pense alors que c'était bon de vivre ici plus de quarante ans, elle emporte tant de souvenirs. Juliette emprunte les

sentiers caillouteux jusqu'à la plage. À quelques mètres de là, on entend l'écho des pêcheurs qui marchandent leurs huîtres dans le port de La Houle. Les bernaches cravant et les bergeronnettes grises s'amassent sur le sable à marée basse et récoltent ce que la mer a délaissé.

Dans l'enveloppe de papier kraft, Juliette trouve la copie d'un article de presse paru dans *Ouest-France*. Le journaliste fait état de la disparition inquiétante d'une jeune femme de Cancale. Il est daté du 14 mars 2009. Elle était avocate et, avant qu'on ne la revoie plus, elle a plaidé dans un procès compliqué. Certains pensent que les deux affaires sont liées. Les mois se sont écoulés et personne ne l'a jamais revue. Juliette se souvient vaguement de cette histoire. Elle découvre ensuite un courrier qui lui est adressé ainsi qu'une seconde enveloppe. Dessus, à l'encre bleu marine, des lettres manuscrites forment un prénom...

Marceau

Qui est cet homme ? Juliette l'ignore. Du regard, elle balaye l'éstran, elle est seule sur la plage. Il est encore tôt et les touristes se font rares à cette période de l'année. Elle veut comprendre et lit alors les mots qui lui sont destinés.

Mme Juliette Chopin,

Si longtemps, j'ai pensé venir tout raconter à une thérapeute. Je n'ai jamais osé. C'est Emma, la coiffeuse du port, qui, à l'époque, m'encourageait à le faire. Elle et moi sommes amies depuis l'enfance,

nous avons grandi ensemble à Cancale. Je n'ai pas eu le droit de lui avouer mon secret, mais au son de ma voix, elle percevait ma fragilité. Pendant toutes ces années, Emma a respecté mon choix de ne rien lui révéler, c'est pour moi la preuve d'une authentique amitié. Il y a quelques semaines, j'ai décidé que le temps de sortir du silence était venu.

Après quelques recherches, j'ai découvert que vous receviez dans votre cabinet les toutes dernières révélations de votre carrière. J'ai également appris que le salon de thé vivait ses derniers instants. Cancale sans *Une histoire de thé et d'un citronnier*, ce ne sera plus vraiment mon Cancale à moi. C'est précisément dans ce lieu que s'est joué l'un des instants qui a déterminé ma vie. Une page se tourne, votre mari et vous allez partir. Je sais que vous ne me jugerez pas et que jamais vous ne révélez mes confidences, c'est pour cette raison que c'est à vous que je confie ce que j'ai de plus cher aujourd'hui : la vérité... Et puis, j'ai un service à vous demander avant que vous n'emportiez mon histoire par-delà l'Atlantique. Dans l'enveloppe blanche se trouvent des mots qui vont changer la vie d'un homme, Marceau... Lui seul doit savoir ce que je suis devenue. Je vous demande de lui remettre en main propre cette lettre une fois que vous l'aurez lue. Je ne supporterai pas de vivre avec l'idée qu'il ne comprenne pas enfin ce qui, à jamais, a bouleversé sa vie. En contrepartie, je vous offre la lecture d'une jolie histoire, la mienne, celle d'une femme de l'ombre...

Élise.

La brume se dissipe, Juliette s'installe confortablement. Sa vie en Bretagne, jamais elle ne l'oubliera. Ce matin d'automne, elle est heureuse d'accepter une toute dernière aventure qu'une certaine Élise lui offre. La thérapeute ne révélera rien, quoi qu'elle découvre dans cette lettre. Depuis le début de sa carrière, tant de patients lui en ont confié des secrets. Juliette inspire fort, ça sent la mer, les algues, Cancale, tout cela lui manquera mais après tant d'années, pendant lesquelles Paul et elle ont beaucoup donné pour leurs carrières, Juliette sait qu'ils vont désormais prendre le temps de se retrouver. Sa lecture peut alors commencer...

Marceau,

Détestez-moi ! Haïssez-moi ! Si cela peut vous aider à vous sentir mieux dans vos petites étroitesse d'esprit. Votre mépris ne me maltraitera pas plus que la vie ne l'a déjà fait. Votre grosse voix vindicative ne m'impressionne pas. J'ai déjà tout ressenti, tout pleuré, tout subi, je suis une femme de l'ombre, moi. Voilà ce que je leur aurais répliqué, à ces charognards aux abois. Dans ma tête, je l'ai imaginé tant de fois. Fallait bien que je m'occupe pendant tes absences. C'est ça que je leur aurais dit si tu m'avais laissé faire, mais, Marceau, tu m'as demandé de me taire. Ce fut ça ma vie, me dissoudre dans la transparence, me réduire au silence et sourire parce que tu n'aimais pas quand je ne souriais pas, lorsque tu passais le pas de ma porte, le temps de ta pause déjeuner ou pendant tes réunions improvisées.

« Ce que femme veut, Dieu le veut », ce n'était pas cela, le proverbe ? Je crois que si mais il ne s'appliquait pas chez nous, enfin, ce chez-nous, je t'en reparlerai plus tard. Dans notre quotidien, l'adage revendiquait : « Ce que Marceau veut, Élise le lui apportera. » Des sourires, je t'en ai offert des milliers, des motivés en plus, même pas forcés. J'étais si contente de te retrouver même si, parfois, j'avais bien conscience de ne récupérer que les miettes. Et puis je craignais tant nos disputes, je savais trop bien que lorsqu'on s'accrochait en rentrant dans ta jolie maison bien propre, c'est à elle que tu te raccrochais. Tu as bien essayé de me le cacher mais je le voyais. J'étais consciente de tout, tu sais, Marceau, mais je répandais le silence comme un bouclier aux frontières de la peine.

Les vases communicants, c'est comme cela que j'appelais ça. Tu me chicanais, tu apaisais le climat avec elle. Ben oui, tu ne voulais pas que tout foute le camp, en tout cas pas en même temps. Tu te préservais toujours une porte de sortie. Tu sais, je ne disais rien mais je le sentais, quand tu avais passé un bon moment avec elle. Tu avais moins besoin de mon affection, tu envoyais deux e-mails au lieu de quatre. Tu te dis que j'étais à l'affût du moindre détail et tu as raison, Marceau. J'avais le temps, tu n'étais pas là, tu étais avec elle... ta femme.

Ta femme, les femmes, les épouses... Je fus de celles qu'on craint, qu'on souhaite garder à distance des familles bien rangées. Cela ne se voyait pas sur mon front, mais toi et moi, nous le savions. Je fus celle qui te faisait rêver, celle qui te faisait fantasmer,

celle qui avait le petit grain de folie qui éveille les hommes qui s'ennuient. Je faisais partie de celles que le quotidien n'a pas eu le loisir d'endommager. Avec moi, tu ne parlais pas des factures, des mauvaises notes des enfants, du café renversé, des réflexions que ta belle-mère t'avait faites... ta belle-mère, ma mère, maman...

Elle a pleuré plus grand que la Manche quand elle a découvert notre amour. Tu veux que je t'explique, Marceau ? Je peux bien maintenant. Désormais, le temps nous appartient...

— Mais comment peux-tu faire cela, Élise ? Et ses enfants, ses pauvres gamins innocents, as-tu pensé au moins un peu à eux ? m'a-t-elle demandé de sa voix jupitérienne.

— Bien sûr que non, maman. Je suis une garce, une briseuse de ménage sans scrupule, tu t'en doutes bien... Et toi, maman, ta fille à toi, penses-tu à elle ? Ne crois-tu pas qu'aimer son enfant, c'est entendre sa peine et sa douleur, le soutenir sans jugement ? Je ne suis tout de même pas une criminelle. Je suis juste coupable d'aimer. Vas-y, maman ! Je sais ce que tu penses ; qui suis-je pour te donner des leçons de bonne mère ? Je n'en suis pas une, moi... une mère. Je vole le père d'une famille. Je n'ai même pas été capable de construire la mienne, alors il faut que je me taise ? C'est bien ce que tu attends ? Mais je vais continuer, maman. Eh bien oui, je t'ai déçue, tu aurais voulu que je sois de l'autre côté du miroir, du côté de la légitime, celle qui pleure à cause de la vilaine garce ? Ben oui, pour toi, c'est moi la garce. Et puis, tu sais quoi, maman ? Eh bien la garce, elle souffre.

Là, j'ai besoin de toi et d'un câlin comme ceux que tu me faisais quand j'étais petite, comme quand tu ne me voyais pas comme une garce.

J'étais figée, jamais je ne lui avais parlé sur ce ton-là. On venait de perdre papa, on n'avait pas besoin de ça. De papa aussi on reparlera. Mais je n'ai pas choisi, c'est sorti tout seul. J'avais besoin de ma mère. J'avais besoin de ses bras. Bah oui, papa me manquait et toi, ben toi, Marceau, tu n'étais pas là. Je pleurnichais comme une gosse qui s'est cogné le genou sur le coin de la table. Quand j'étais petite et que je me blessais, maman me réconfortait. J'ignore ce qui tournoyait dans sa tête à l'instant de mes révélations. Ma mère n'a pas bougé, elle ne m'a pas serrée contre elle. Je n'étais plus petite, j'étais devenue une garce. Avait-elle oublié que j'étais encore un peu sa fille ? Des regards échangés nous auraient massacrés, alors on s'est offert au moins ça, elle et moi, la fuite. Nous nous sommes épargnées.

J'ai quitté la maison dans laquelle j'ai grandi, laissant ma mère avec ses doutes, son inlassable interrogation qui se muait en torture : mais qu'ai-je loupé ? Et puis je t'ai appelé ce jour-là, Marceau. Quelques mots, entendre ton souffle, le son de ta voix, j'en avais besoin, mais tu n'étais même pas là...

Mon frère, lui, il a assuré. Grâce à Simon, maman est devenue grand-mère. Ben oui, il ne fallait pas qu'elle compte sur moi. Des enfants, tu m'avais prévenue, tu ne m'en donnerais pas. Tu avais lâché la sentence entre le fromage et le dessert, un Saint-Honoré que je t'avais moi-même préparé. Ce jour-là d'ailleurs, je donnais plus d'attention à ma pâtisserie qu'à ton propos. Si

j'avais su où ça nous mènerait... C'étaient nos débuts, j'écoutais seulement ce qui m'arrangeait. Alors ça, ben oui, je l'ai balayée, occultée, ton affirmation. Je l'ai ensevelie sous le sucre de ton Saint-Honoré.

Te souviens-tu, Marceau, notre tout premier baiser volé, tant d'années après, lorsque nous nous sommes retrouvés ? Moi, jamais je ne pourrai l'oublier. Il me suffit de fermer les yeux pour sentir encore sur ma peau la douceur de tes caresses, ta bouche dévorait la mienne. Combien de fois nous sommes-nous aimés sous mes draps ? Et ensuite, tu me portais sur tes épaules pour me déposer sur le canapé, tu me préparais du thé à la vanille l'été, du thé à la châtaigne l'automne, du thé aux amandes l'hiver, et le printemps avait la saveur du jardin bleu. Ensemble, nous en avons traversé des saisons pendant ces années cachées. Dans ces moments partagés, l'insouciance m'enveloppait de sa promesse infantile. Tu sortais de la cuisine, tu me regardais et tu me souriais. Grâce à toi, je me sentais précieuse. Tu sais, Marceau, je m'efforçais de chasser cette idée, mais comment aurais-je pu ne pas en douter ? Avais-tu encore les mêmes attentions pour elle, elle... ta femme ? Je n'avais pas le droit d'assombrir nos instants dérobés à la vie, alors je m'obligeais à chasser ces occurrences qui s'échappaient de mon inconscient. Eh bien oui, je le craignais. J'espérais que tu n'aimes que moi. Marceau, comprends-moi.

Devenir unique est le désir discret de toute femme de l'ombre. Quand il faisait froid, lorsque le bois qui brûle

crépissait sous l'assaut des flammes rougeoyantes, à l'abri de tes bras, je lisais des romans dans lesquels l'amour n'a pas de limite, ça me faisait du bien. N'est-ce pas la vocation de la littérature ? Comblent nos frustrations et nourrissent nos rêves. C'était si bon de t'avoir près de moi. Tu lisais toi aussi, en massant mes chevilles. La pression de tes doigts experts me procurait un tel plaisir, Marceau. Tu sais, j'aurais aimé dire dans ces instants que le temps était suspendu, mais ce ne fut pas le cas. Bien au contraire, les aiguilles de l'horloge bretonne de papa tournaient si vite quand on était tous les deux, heureux. Et puis si lentement après ton départ... le temps est imparfait pour les amants.

Ce que j'ai pu t'aimer, Marceau. Parfois, après nos déjeuners en amoureux, tu t'endormais près de moi. Ton souffle apaisé me rassurait et puis, alors, j'imaginai... une nuit contre toi. Mes rêveries nous emmenaient dans un monde qui n'appartenait qu'à nous jusqu'à ce que ton anneau d'or me frappe de plein fouet. Ta main gauche étendue sur le lit revendiquait cette alliance qui ne te quittait pas, témoin de la réalité. Parfois, pour contrer la douleur, je me blottissais contre toi, encore endormi. Ton bras m'enlaçait. Je ne dormais pas, non, surtout pas. Je refusais de manquer la moindre seconde avec toi, elles étaient comptées. Et puis nous avons joué. N'en déplaise aux profanes, fidèles. Je ne peux qu'admettre le pouvoir des retrouvailles illégitimes. Personne ne peut réfuter l'évidence, rien n'est plus excitant que le frisson qui parcourt l'échine à retrouver un amant. C'est étrange, jamais je n'ai parlé de toi en ces termes, Marceau...

un amant. Remarque, jamais je n'ai parlé de toi à qui que ce soit. Bien des années plus tard, alors que je t'écris ces mots, je l'affirme, tu n'as jamais été mon amant. Tu étais l'homme que j'ai profondément aimé. Je suis si loin aujourd'hui, Marceau. Encore quelques pages et tu vas savoir ce que je suis devenue, je te l'ai promis. C'est amusant, à l'heure de ces révélations à l'encre bleu marine, je souris. Sais-tu pourquoi ? Simplement pour deux raisons. La première, car j'ai la certitude qu'à la lecture de ce « Sais-tu pourquoi ? », tu fronces le sourcil gauche et inclines légèrement la tête en arrière. Je me souviens de toutes tes mimiques et de tes attitudes. Je te connais si bien, mieux que personne, je le maintiens. Et puis, la seconde raison, c'est qu'il y a seulement quelques jours, j'ai retrouvé une chose qui t'appartient. Pour tout te dire, Marceau, c'est essentiellement ce petit bout de tissu qui m'encourage à ces révélations tardives. Un simple foulard blanc cassé, te souviens-tu ? Sur l'étiquette, je distingue encore le voilier brodé, pourtant, ce qu'il peut être usé. C'était un soir de décembre, alors qu'un voile hiémal habitait Cancale, tu quittais mon appartement. Je m'accrochais à toi. Les congés de Noël allaient nous séparer, fichues vacances ! J'inspirais le plus fort possible, j'aurais aimé ne jamais oublier la senteur de ton parfum. Je n'y suis pas parvenue, à l'heure où je t'écris, je ne m'en souviens plus. Tu as découvert ton cou, le laissant dénudé, en proie au vent froid menaçant. Puis tu es parti, m'abandonnant avec lui, ce simple bout de tissu. Ce foulard comme objet transitionnel, un nin-nin, un doudou, un bout de toi quand tu n'étais pas là. Il ne me quittait plus, j'étais

une enfant en quête de réassurance et une adolescente amoureuse, j'étais une femme de l'ombre. Ce foulard est l'un des seuls effets personnels que j'aie emportés après ma disparition...

Sais-tu ce qui a été le plus dévastateur, Marceau ? Ce sont ces quelques secondes, les plus cruelles, celles qui me perforaient le ventre... Tu te demandes de quoi je te parle, Marceau, tu ne saisis pas ! Seules les femmes de l'ombre sont capables de comprendre. Il faut l'avoir vécu pour en ressentir la douleur encore bien des années après. Ces quelques secondes dont je te parle, ce sont celles pendant lesquelles j'aurais eu besoin de t'entendre, ne serait-ce que quelques mots, juste le rauque de ta voix qui s'abat dans le creux de mon oreille.

Dans des instants d'une banalité sans faille. J'aurais voulu prendre mon téléphone, composer ton numéro, je n'avais alors besoin que d'un simple « Je t'écoute... je suis là ». Mais non, passé 18 heures, tu ne l'étais plus. Passé 18 heures, notre couple n'avait plus droit de vie. Le week-end, c'était encore bien pire. Toi, Marceau, tu retrouvais ta famille, moi, j'avais pour seule compagnie ton absence. Des amies, j'en ai eu, des loisirs, des sources de plaisir, tout ça ne me manquait pas. Mais à quoi bon ? J'aurais tout donné juste pour quelques secondes à entendre ta voix dans mes moments de fragilité. Où étais-tu, Marceau, quand j'avais de la peine ?

Quatorze ans, Marceau. Une vie à t'attendre avec pour unique promesse celle de nous retrouver et puis,

un jour, vivre... Comment n'ai-je pas pu anticiper les sorts de la vie ? Que croyais-je ? Que nos vingt ans nous attendraient !

Je me souviens de ce moment passé sur la plage du Saussaye. Plongée dans un roman, je ne les ai pas entendus s'étendre sur le sable. Leurs deux corps étaient marqués par les années, leurs cheveux étaient blancs et leurs peaux abîmées, pourtant leur amour était un plus beau spectacle que les falaises qui nous dominaient. L'homme l'enlaçait alors que la femme lui caressait le bras. Tu aurais vu la tendresse qui inondait leur regard, la douceur au bout de leurs doigts. Marceau, j'ai pensé instantanément qu'ils s'aimaient bien trop pour être un couple ordinaire. Je suis certaine que leurs huit années à eux venaient d'expirer. Après l'interdit, ils avaient enfin le droit de s'aimer, j'en suis convaincue. Ils étaient des amants, ils étaient eux aussi des amoureux de l'ombre.

À la lecture de ces mots, tu te dis que c'est absurde, n'est-ce pas ? Que ce n'est que le fruit de mon interprétation. Tu as probablement raison, mais laisse-moi y croire, Marceau. Permets-moi d'espérer que des femmes de l'ombre ont un jour le droit d'exister, une fois les rideaux tirés.

J'ai quitté la crique, pleine d'espoir. Sur la route de Saint-Coulomb, j'ai voulu t'appeler pour te raconter. Mais il était 18 heures passées. Les années défilaient...

Notre relation était sous condition, l'ombre en était la clause principale. Mais comment aurais-je pu imaginer ce qui en découlerait ? Te souviens-tu des verglas de

ce mois de février ? Cet hiver fut meurtrier, les routes en ont englouti, des vies, cette année-là. Pourquoi ne répondais-tu pas ? Pour quelle raison m'oubliais-tu cet hiver-là ? Huit jours s'étaient écoulés sans que tu te manifestes. J'ai imaginé le pire Marceau, y as-tu pensé ? M'avais-tu réellement oubliée ?

Je restais de longues heures devant la sortie du port de pêche, tes collègues le quittaient mais pas toi. J'espérais t'apercevoir et comprendre. Ne m'en veux pas, Marceau, je t'ai promis la vérité. En pareille situation, il n'y a rien de plus ordinaire que de décrocher son téléphone afin de glaner des renseignements auprès des proches, mais moi, comment me serais-je présentée, alors que dans ta vie, je n'avais pas le droit d'exister ? Je suis venue, jamais je n'ai osé te l'avouer. J'étais terrifiée à l'idée que tu penses que je suis allée trop loin, que j'ai pris bien trop de risques. Tu aurais eu raison mais comprends-moi, pour la première fois, tu avais disparu de ma vie. Ma Thermos de café me réchauffait les doigts, je te l'ai dit, peut-être ne t'en rappelles-tu pas, mais il faisait si froid. Je patientais dans ma petite Clio verte de l'époque, j'attendais ton retour, une vie à t'attendre quelques heures dans le froid de l'habitacle de ma voiture, c'était si peu pour comprendre.

Voilà cinq jours que tu avais disparu, alors le sixième, je garai mon auto sur la place Bricourt. Les heures passèrent et je finis par rentrer. Le lendemain, je revins avec le même espoir et je repartis avec la même déception. Je devais m'approcher de ta maison, probablement ne pouvais-je pas en observer tous les accès mais j'y ai vu le trampoline de ton fils

aux couleurs délavées par le soleil d'été, un abri de bois et ses bûches pour chauffer ta famille l'hiver et deux vélos d'adulte pas encore rangés, probablement de votre dernière balade. Sept jours étaient passés, ne sois pas en colère, Marceau, je ne vivais plus à l'idée de t'avoir perdu. J'avançai alors dans la rue Du-Guesclin. Oui, je te l'avoue, tout juste à quelques mètres de ta famille. Des heures entières à t'attendre, tu ne répondais pas. Marceau, tu avais disparu. Qu'aurais-je dû faire ? Plus les heures défilaient, plus je gagnais du terrain sur ta réalité. Jusqu'à ce que ce soit elle qui frappe à mon carreau. Ta réalité fut incarnée par elle, elle... ta femme. Elle avait noué ses très longs cheveux blonds en chignon, quelques mèches s'en échappaient et elle portait un gros pull-over rouge à col roulé, je découvrais sa peau claire et son nez légèrement retroussé, j'ignorais qu'elle portait des lunettes, je ne l'avais aperçue qu'une fois de loin, j'ignorais finalement tout de cette étrangère avec qui je te partageais. Elle m'avait repérée et s'inquiétait. Qui étais-je pour surveiller sa demeure depuis deux jours ? « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » se risqua-t-elle à me demander. Sa voix délicate tremblait, la mère de tes enfants plantait son regard dans le mien qui fuyait. J'aurais dû mentir mais les mots semblaient prisonniers de ma stupeur. C'était elle, elle... ta femme. Elle se trouvait face à moi, pour la toute première fois. Confinée dans son ignorance de l'ombre de ta vie. J'ai accéléré fort, Marceau. Je pleurais tant que la route se noyait dans l'écume de mes larmes. Mon instinct de survie me fit fuir celle qui, face à moi, avait ce qui manquait à ma vie, toi. Où étais-tu à cet